

ITINÉRAIRES ARCHÉOLOGIQUES EN TUNISIE.

(Voir les nos 4, 5 et 7 de la *Revue africaine*.)

II^e PARTIE.

De Tunis à Nefta.

On voit à Kérouan une grande quantité de matériaux antiques employés dans les constructions publiques ou dans les habitations particulières ; surtout dans la grande mosquée (1), cet immense bâtiment où se remarquent des chapiteaux de toute espèce, des colonnes fort belles de toutes dimensions, couleurs et matières, particulièrement en marbre rose.

Au dire des gens du pays, ces matériaux ont été apportés de Sabra, où il y avait une ville romaine à un mille environ de Kérouan. D'après la carte Lapie, 101 milles romains séparaient Carthage de *Vicus Augusti*, situé au Sud de cette métropole. Les Arabes en comptent 12 des ruines de Carthage à Tunis, et 100 de cette dernière ville à Kérouan. La légère différence qu'il y a entre les deux évaluations provient, sans doute, de ce que le mille arabe usuel est un peu plus court que le mille romain.

Le 27 octobre 1850, j'allai visiter les ruines de Sabra. Je sortis de Kérouan par *Bab el Djelladin* ; et, en 23 minutes de marche, au pas ordinaire du cheval, j'étais arrivé sur le terrain.

Mon guide me conduisit tout d'abord devant les fameuses colonnes sanglantes, *Arsat ed-Dem*, et me raconta que ces deux fûts, aujourd'hui couchés par terre, étaient jadis au nombre de trois. « On n'a jamais pu atteindre leur base, me dit-il, quoiqu'on eût » fouillé profondément ; quand on voulut les scier, du sang coula, » et les ouvriers, saisis d'effroi, abandonnèrent l'opération qu'il fut » impossible de leur faire reprendre. »

Le fait est que ce sont deux monolithes d'un granite *rougêtre*, mêlé de blanc, de violet, de lilas, avec quelques points noirs. On comprend, dès lors, ce qu'était ce prétendu sang qui en a coulé, au dire des indigènes. Ceux-ci donnent à cette espèce de granite

(1) M. Pellissier a vu des inscriptions sur deux grandes pierres de cette mosquée (V. *Descript. de la Régence de Tunis*, p. 440). Je ne les ai pas aperçues.

le nom de *Hadjera sidna Sliman*, pierre de notre seigneur Salomon. Les deux fûts dont il s'agit sont longs de 3 m. 55 c. et ont un diamètre de 1 m. 5 c.

Ces colonnes sont à peu près tout ce qui subsiste d'une ville antique qui a dû être considérable, à en juger par l'étendue du terrain bouleversé pour la recherche des pierres, lesquelles ont servi à bâtir Kérouan et les magnifiques résidences que des souverains indigènes ont eues dans les environs.

Le nom de Sabra que portent ces ruines s'étend à un vaste terrain qui touche presque, par un côté, aux remparts de la ville moderne.

L'emplacement de la cité antique est parsemé de fragments de marbre de toute nature, depuis l'humble cipolin jusqu'à la magnifique brèche africaine. Les tranchées ouvertes pour l'extraction des matériaux dessinent des quadrilatères, des hémicycles, des ellipses; de sorte que l'imagination a le champ libre et peut y voir la trace de prétoires, de théâtres et d'hippodromes.

Si tous les chapiteaux, toutes les colonnes que l'on trouve à Kérouan, à commencer par celles des portes même de la ville, proviennent de Sabra, cette ville devait avoir une assez grande importance; mais il est probable qu'on en a tiré d'ailleurs, les ruines romaines étant très-nombreuses à l'Ouest et à l'Est de cette partie de la Tunisie.

On voit, d'après ce qui précède, que le *Vicus Augusti* répond à Sabra et non à Kérouan, comme plusieurs auteurs l'ont prétendu (1). L'histoire de la fondation de cette dernière ville, par Sidi Okba, établit positivement qu'il n'y avait que des broussailles à l'endroit où elle fut bâtie. Mannert, qui identifie aussi *Vicus-Augusti* à Kérouan (p. 431), parle de cette cité sainte comme d'une ville ruinée (p. 429). C'est, au contraire, celui de tous les centres de population de la Tunisie qui est le mieux construit et en meilleur état. Cependant, il faut faire remarquer que, d'après la tradition locale, Kérouan aurait eu jadis une plus grande étendue qu'aujourd'hui.

(1) Le major Grenville Temple, sans se prononcer avec assurance sur cette question de synonymie, n'admet pas que le *Vicus Augusti* ait occupé l'emplacement de Kérouan. If the *Vicus Augusti* (dit-il à la page 95 du t. 2^e de ses *Excursions in the Mediterranean*) was situated in this vicinity, I should feel disposed to assign to it the place where I mentioned the existence of some traces of fortifications on the adjoining heights. »

Je n'ai pu découvrir dans le texte de cet auteur si cette dernière observation se rapporte à Sabra.

En effet, quelques petites collines, qui se trouvent actuellement au-dehors, étaient autrefois dans l'enceinte, et leur nom même, disent les habitants, rappelle cette circonstance. Ce sont :

Dra'a et-Temmar, la colline des marchands de dattes ;

- | | | |
|------------------------|---|-----------------------|
| — <i>El-Ouiba</i> , | — | mesureurs de blé ; |
| — <i>El-Kerouia</i> , | — | marchands d'épices ; |
| — <i>El-Gatrania</i> , | — | marchands de goudron. |

On parle aussi d'un ancien quartier, aujourd'hui extérieur, appelé *Derb el Mesmar*, quartier du Clou, et qui fournissait à lui seul 70,000 combattants !

30 octobre.

Je quittai Kérouan ce jour-là pour continuer mon voyage vers le Sud. La direction était à l'Ouest au départ.

Après avoir traversé Oued Boufergan, rivière qui, plus haut, prend le nom d'Oued Marg el Lil, je trouvai, à une dizaine de kilomètres de la ville, quelques débris antiques, surtout des morceaux de poterie romaine.

A environ six kilomètres de là, je passai auprès de quelques ruines de peu d'importance ; et, deux kilomètres et demi plus loin, j'atteignais le point d'intersection de la route de Kérouan avec la voie militaire tunisienne (*Tenit el mhalla*), qui passe par Botn el Guern.

Laissant ensuite Oued Marg el Lil à cent mètres sur la gauche, notre petite caravane ne tarda guère à couper l'Oued Cherichira, un des bivacs de l'armée, quand elle va dans le Sud par Kérouan. Quelques minutes après, nous traversions de nouveau Oued Marg el Lil, et nous faisons halte à el Haouareb, qui est une des étapes de la route militaire, par Botn el Guern.

El Haouareb est situé entre Djebel Traza et Djebel el-'Ala. A mesure qu'on avance dans cette direction, en venant de Kérouan, les montagnes qui bordent la savane où passe la route se rapprochent sensiblement.

Au déjeuner que l'on nous sert dans un douar de ce canton, on nous fit goûter du Rob et-Temeur, sirop de dattes qui a le goût du raisiné.

Les Indigènes comptent 18 milles de Kérouan à la koubba de Chikh 'Ali ben Salem, que nous avons laissée à gauche, à 12 milles de ce dernier point à el Haouareb. Si cette évaluation est exacte, leur mille approche plus de notre kilomètre que du mille romain.

En quittant cette étape, nous nous engageons entre le Djebel Traza et le Djebel el-'Ala. L'endroit où ces deux montagnes se rapprochent le plus est encore une belle plaine d'environ huit kilomètres de large. Cela, pourtant, s'appelle ici *un défilé!* ce qui ne peut s'expliquer que par comparaison avec les immenses savanes qui s'étendent en-deçà et au-delà de ce passage.

Il en est ainsi depuis Tunis jusqu'à Nefta, et je n'ai été nullement surpris, après avoir vu le terrain, que M. le commandant d'état-major Pricot de Ste-Marie ait fait le voyage en calèche. Si j'avais mieux connu le pays, j'aurais pu l'imiter et même traverser en voiture tout notre Désert jusqu'à Lagouat.

Le Djebel Traza, la plus haute des montagnes dont on vient de parler, paraît s'élever de 500 mètres au-dessus de la plaine. Cette montagne et celle d'el-'Ala vont en se dégradant à mesure qu'on avance vers le Sud; elles sont continuées, dans cette direction, l'une par le Djebel M'rila, l'autre par le Djebel Touila.

Après avoir laissé sur la gauche un pont arabe et, au-delà, la koubba de Sidi Aneur Abada, en passant par un terrain de broussailles où le guetof et le jujubier sauvage sont en dominance, nous trouvons, à huit kilomètres d'el Haouareb, une petite construction antique, sur la droite de la route.

À 100 mètres de là, restes d'un bâtiment plus considérable, avec des vestiges de conduite d'eau allant vers 'Aïn Bida, source réputée mal saine, où nous ne tardons pas à arriver.

Depuis quelque temps, le Djebel Touila s'élevait, devant nous, à l'horizon.

Pendant que nos chevaux s'abreuvent à 'Aïn Bida, le chaouche Boubakeur qui, décidément, paraît très-fort en botanique, me signale une plante appelée *kerchoun*, dont les chameaux se nourrissent volontiers et qui, appliquée sur les flancs d'une personne qui souffre d'un point de côté, dissipe immédiatement la douleur.

Nous repartons bientôt et laissons, à gauche de la route, une ruine appelée *Henchir el Madjouna*. Un puriste de la caravane prétend qu'il faudrait dire : *Madjenouna* (possédée des Génies). Tout en devisant sur cette étymologie, nous arrivons au douar, où nous devons passer la nuit et que les Indigènes placent à 15 milles d'el Haouareb, où nous avons déjeûné.

Ce douar était fort en dehors de notre route, inconvénient qui se reproduisait tous les jours et qui allait en augmentant, à mesure que nous avançons dans le Sud. La rareté des centres

mobiles de population et l'habitude qu'ils ont de se placer aussi loin que possible des lignes suivies par les voyageurs, — sans doute, afin d'avoir moins d'occasions d'exercer la vertu qu'on attribue aux Arabes, l'hospitalité, — nous obligeaient, chaque soir, de quitter d'assez bonne heure notre ligne naturelle pour aller à la recherche d'un douar, et de marcher assez longtemps, le matin, afin de retrouver cette ligne. C'est ainsi qu'on résout le problème de marcher beaucoup plus qu'il ne faut pour atteindre le but. Mais la nonchalance indigène ne s'en préoccupe guère ; et la mauvaise humeur que me causait cette perte d'un temps que j'aurais pu mieux employer (sans compter l'occasion perdue d'explorer certaines parties de routes que ce système m'empêchait de voir), étonnait fort les bons musulmans qui me faisaient escorte.

Le douar où nous venions passer la nuit est établi auprès d'A'ïn Madj'ouna, fontaine dont l'eau sent le soufre, disent les Indigènes. Quant à moi, je lui trouvai un affreux goût d'œufs pourris, et ne fus point tenté d'y revenir, dès que je l'eus goûtée une première fois. Il faut qu'il n'y ait pas d'autre eau dans la contrée, pour que les gens du pays se résignent à user d'une aussi abominable boisson. Cette fontaine sort du Djebel Touila, par un conduit antique. Ce paraît être ici l'*Aquae Regiae*. J'ajouterai que si le canton de Madjouna ne renferme pas les restes d'un centre considérable, il présente beaucoup de petites ruines isolées.

On compte 15 milles de cet endroit à El Haouareb, ce qui le place à 45 milles de Kérouan. Les gens de Madjouna sont des Sendas, fraction de la grande tribu des Zelas.

Notre mamlouk Chemchir, jaloux, sans doute, des connaissances scientifiques du chaouche Boubakeur, a voulu se poser en médecin. Un arabe s'étant plaint d'un violent mal d'oreille, il lui a prescrit doctrinalement des lotions avec de l'urine de tortue !

31 octobre.

En quittant ce douar, nous repassons, pour reprendre notre route, le ravin par lequel nous y étions arrivés la veille. Sur l'un des bords, nous trouvons les débris d'une construction antique en blocage.

Une demi-heure après, nous nous retrouvons sur la route militaire, en face de Sidi Mohammed ben Zitoun. La direction est toujours à l'Est-Sud-Ouest. Nous sommes dans le bassin appelé *Bhert er-Rekham*, la plaine de marbre.

Arrivé à 6 kilomètres de là, je fais une pointe d'un kilomètre sur la gauche de la route pour aller visiter *Ksar Souicin*, où l'on m'avait indiqué des ruines intéressantes. Avant d'y arriver, je trouvai les restes de deux tours très-rapprochées, en blocage, et destinées sans doute à éclairer la route. Le Ksar, proprement dit, est une maison carrée dont la base antique en pierre de taille est couronnée d'une maçonnerie moderne. L'étage inférieur se compose de caves ou citernes, au-dessus desquelles sont des pièces voûtées, le tout dans un fort mauvais état. Il y a des créneaux dans la partie maçonnée.

Autour et au bas de cette maison carrée, bâtie sur un ressaut de terrain, on trouve une grande quantité de matériaux antiques qui paraissent les débris d'un centre que la forteresse protégeait; peut-être est-ce ici *Masclianaë*.

A trois kilomètres de là, nous traversons Oued Zaroud, rivière au large lit sillonné par un mince filet d'eau.

Après un kilomètre, sur la droite de la route, nous trouvons *Henchir* (1) *Hadji* ruine de médiocre étendue. On est dans le *Bhert* ou plaine de Zaroud, depuis la rivière de ce nom.

A trois ou quatre cents mètres plus loin, on touche à Oued el Hadj, affluent de Oued Zaroud.

A 1,200 mètres environ au-delà, nous sommes à *Henchir Aïn el-Hadjeb*, ruine de la fontaine du Chambellan. Il y a là une construction romaine en blocage, à fond d'abside. Une maison moderne ruinée est tout auprès de l'ancien édifice.

La fontaine d'El Hadjeb est très-abondante. Elle sort d'un massif de lauriers roses à côté des ruines et longe une conduite romaine pour se jeter dans un bassin non bâti où il y a une retenue d'eau. C'est plutôt une petite rivière qu'une fontaine.

El Hadjeb est l'étape militaire qui suit El Haouareb, en allant dans le Sud.

Nous ne nous arrêtâmes en cet endroit que le temps de déjeuner.

A une vingtaine de minutes de là, on trouve, sur la route même, les

(1) *Henchir*, en Tunisie et dans notre province orientale, s'emploie avec le double sens de *Kherba*, ruine, et de *Haouche*, ferme. Les Romains avaient si bien choisi leurs lieux d'établissements que l'on est toujours sûr de rencontrer leurs traces quand on fonde une exploitation agricole, etc., à un bon endroit. De là, une association inévitable entre ces deux choses : ferme moderne et ruines antiques.

substructions d'un bâtiment carré. Un peu après, on entre dans le canton de *R'ouebat es-Souda* (petite broussaille noire), dont un bouquet d'oliviers marque la limite septentrionale. On y trouve, à trois kilomètres de la ruine précédente, *Henchir Rouebet Souda*, restes romains situés à 200 mètres de la route sur la droite. On a le Djebel Zaouïa à 4 kilomètres environ sur la gauche. En avant et à grande distance, apparaît la montagne appelée Hameur m'ta Guemmouda. A près de quatre kilomètres du point précédent, on arrive à des substructions placées sur la route même et qui occupent une assez grande étendue.

A un peu plus d'un kilomètre, on trouve *Ksar el Fendek*, ou le fort de l'hôtellerie. Là, se voient les restes de la bourgade antique, où les Arabes prétendent qu'habitait la chrétienne Djelma qui a donné son nom à toute cette contrée. La construction la plus remarquable de cet endroit, est un bâtiment carré de 7 mètres de façade sur 21 mètres de côté, dont les parois s'élèvent encore au-dessus du sol, à une hauteur de 2 mètres, 50 centimètres. Intérieurement, 21 piliers carrés s'appuient contre les murailles, en manière de contreforts.

On pénètre dans l'édifice par deux portes cintrées dont les claveaux supérieurs sont tombés. Au fond, et précisément dans le prolongement de la portion de mur qui sépare le bâtiment en deux parties, est une abside intérieure dont la naissance part du troisième tiers de la longueur de la salle. Je ne me rappelle pas avoir vu ailleurs une semblable disposition.

Cette construction est en blocage maçonné entre des chaînes de pierres de taille où les pierres sont alternativement placées droites ou en travers, disposition qui leur donne la forme de croix superposées. De là, peut-être, vient la tradition relative à la chrétienne Djelma (Jelma, selon la prononciation locale).

Ksar el Fendek est à environ cinq cents mètres de la route. A moins d'un kilomètre au delà, on voit une maison carrée antique en pierres de taille, qu'on appelle *Ksar Djelma*. De nombreuses ruines confusément entassées ça et là l'entourent. On y remarque quelques restes de citernes. Ce point et le précédent ont dû constituer un centre de population, peut-être le *Cilma* de Ptolémée que Plin appelle *Oppidum Chilmanense*. Si cette synonymie est exacte, l'étymologie proposée par Shaw — et qui se réduit à un calembourg arabe — doit être une pure invention des indigènes.

Après huit kilomètres, on traverse Oued Djelma. Ici, le terrain redevient analogue à la plaine vaseuse de Kérouan et est également caractérisé par l'abondance de la plante appelée *Homada*.

Un peu plus loin (6 minutes de chemin), notre caravane laisse la route militaire à gauche, pour se mettre en quête d'un gîte. La mosquée de Sidi Ali ben Djab Allah reste à huit kilomètres sur la droite, à la pointe Ouest du Hameur mta Guemmouda.

Après avoir traversé des terrains où je remarquais le zita à glands pour la première fois, et avoir parcouru environ quinze kilomètres, nous arrivons en vue d'un grand douar auprès duquel je remarque des espèces de trous dans lesquels les gens du pays ensemencent les céréales, méthode que je n'ai pas observée ailleurs.

Quelques minutes après, nous traversons Oued Fakka, rivière alors sans eau. Son lit est très-large et sans berges, de sorte qu'à l'époque des pluies hivernales les terres riveraines doivent être inondées au loin.

Une heure après, nous mettons pied à terre dans une des divisions de la Zmalat ez-Zmail des Hamama, chez Sid Ahmed ben Youcef, lieutenant du khalifa Ahmed Zerrok, gouverneur du Djerid ou Sahara tunisien. Ce lieutenant administre la Nedja, ou partie de la grande tribu nomade des Hamama, qu'on appelle Oulad Red'ouan. Ces nomades ont une détestable réputation en Tunisie, à peu près celle de nos Chaamba. J'ai été cependant on ne peut mieux accueilli par eux; et j'ai toujours observé qu'il en était ainsi chez les populations mal famées parmi leurs correligionnaires. La chose s'explique d'elle-même: ces gens là n'ont pas de préjugés, l'aspect d'un chrétien n'excite pas leur fanatisme, qui est presque nul. Si l'on arrive chez eux dans des conditions à se faire accepter, on peut être sûr d'y trouver un excellent accueil.

J'estime que nous étions alors à 30 kilomètres de Ksar Djelma.

1^{er} novembre.

Mes hôtes insistaient vivement pour que je passasse cette journée chez eux et j'eus beaucoup de peine à obtenir qu'on me laissât continuer ma route.

Nous partîmes enfin, reprenant la route du Sud.

Il y avait à peine une demi-heure que nous cheminions, lorsque nous atteignîmes la seconde division de l'armée des nomades, campée sur ce point pour attendre l'arrivée du corps expéditionnaire du Djerid. Car il faut la réunion de toutes ces forces pour décider les populations méridionales à payer l'impôt.

Je me disposais à passer outre, lorsque plusieurs Arabes de bonne apparence me barrèrent le chemin. Je pensai un instant à la fâcheuse réputation des Hamama, mais l'expression bienveillante des physionomies ne permettait pas de concevoir la moindre crainte. Je me laissai donc entraîner sous la tente de Si Messaï ben Djellal, khalifa des Ouled Mâameur (1), deuxième fraction de cette grande tribu. Ce chef me dit très-gracieusement que, puisque j'avais reçu l'hospitalité chez son collègue de l'autre camp, je ne pouvais lui faire l'affront de la refuser chez lui.

Il n'y avait rien à répondre à cela, et je me résignai à ne faire ce jour-là qu'une marche de trois kilomètres.

Cette division et celle où j'avais couché la veille composent la *Zmalat ez-Zmaïl*, ou la Zmala des Zmala.

Il se trouva que mon hôte et son monde étaient fort amis des Nememcha, de Sid Abd el Hafid, le rebelle de Khanga, de Mohammed es Ser'ir et de quelques autres de nos *derkaoua*. Il me donna de curieux détails sur le siège de Zaatcha, auquel je fus tenté de croire que beaucoup d'entre eux, — si ce n'est lui-même, — avaient collaboré.

Je dois un témoignage de reconnaissance à mes hôtes les Hamama. Je ne sais s'ils méritent tout le mal que j'en ai entendu dire, ni s'ils justifient l'extrême terreur qu'ils inspirent; mais je puis et dois attester qu'ils exercent l'hospitalité de la manière la plus noble.

Leur bon accueil et l'étude que j'ai pu faire de cette grande quantité de nomades agglomérés militairement sur un seul point, m'ont consolé du retard qu'il a fallu subir.

2 novembre.

Nous partîmes enfin, prenant la direction Ouest Sud-Ouest.

A huit kilomètres de là, nous avons laissé, à deux kilomètres sur

(1) Outre les Mâameur, il y avait la Nedja des Oulad 'Azziz, commandés par Ali ben Khomila.

la gauche, la ruine isolée qu'on appelle *Ksar Feraïou*. Elle ressemble à un pilier de l'espèce qui sera décrite plus loin, et se trouve au pied du Guemmouda, montagne sans eau, comme la plupart de celles qui bordent cette vaste plaine, et dont l'aridité doit être extrême, si l'on en juge par ce qu'on en aperçoit.

D'autres traces de ruines sont en vue, au loin, sur la droite.

Après 12 kilomètres, nous avons le *Ksar bou Sbia* à 200 mètres sur la droite, dans le canton de Khalidj el Hallouf (bassin du sanglier). Là, se trouvent les ruines de quelque bourgade romaine ; peut-être celles de l'apetite ville épiscopale de Nara. On remarque en ce lieu un pilier dont la construction paraît moderne : il est bâti en briques liées par un mortier rouge. Il a environ cinq mètres de hauteur et ressemble à un minaret, se composant d'une tour carrée surmontée d'une autre plus petite et placée en retraite sur la première. Tout près du bord supérieur de la base, il y a une niche assez grande.

Cette construction ainsi que *Ksar Feraïou*, et d'autres analogues, sont probablement des *Nadour* qui datent du temps des dynasties indigènes et étaient destinés, comme les *nadour* modernes qu'on rencontre sur cette route, à signaler aux voyageurs les citernes et réservoirs et à assurer leur direction. Quand on a observé l'immensité et l'uniformité d'aspect de ces plaines méridionales, on comprend l'usage et la nécessité de ces monuments.

J'ai observé que la niche de ces piliers est toujours en regard de la route. Peut-être recevait-elle une lanterne la nuit pour servir de phare.

A trois minutes de là, on trouve un troisième de ces *nadour* anciens : il est par le travers à droite et au pied du Djebel Ataï dont il porte le nom.

Ksar R'amoun est sur la droite et à un kilomètre de la route.

A deux kilomètres de *Ksar bou Sbia*, nous trouvons le *R'edir el Khasfa*, ravine rocheuse pleine d'eau où une cinquantaine de femmes ou filles lavent de la laine, etc. Nous nous installons pour déjeuner, à côté d'elles, entre des touffes de retem ou genêt saharien, afin d'être à portée de l'eau. Notre présence ne paraît pas les gêner.

J'ai une nouvelle occasion de constater que les femmes arabes peuvent passer une journée dans l'eau, y laver toute espèce de chose, sans jamais songer à laver leur corps, sauf quelques vieilles qui prient, ce qui les oblige à faire des ablutions. J'ai

vu souvent des musulmanes rester des heures entières les jambes dans un ruisseau et en sortir avec la crasse épaisse qu'elles y avaient apportée.

Après nous être remis en route, nous passâmes le long d'une petite ruine placée à gauche de la route et à deux kilomètres de R'edir el Khasfa.

A un peu plus d'un kilomètre de là, est une autre petite ruine sur la gauche.

Après un kilomètre et demi, nous avons par le travers à gauche, et à grande distance, un ancien nadour arabe, au pied du Djebel Sidi A'li ben A'oun, bivac militaire. Sur notre droite, est une très-petite ruine, auprès de laquelle il y a un *redir* ou réservoir naturel.

Depuis R'edir-el-Khasfa, la direction, qui avait été Ouest-Sud-Ouest, est devenue Sud-Ouest.

A un peu moins d'un kilomètre, à droite, au sommet d'un pli de terrain, s'élève un nadour moderne. En deçà, il y a les ruines de citernes antiques; et, un peu plus loin, *Mouadjèn Kaïd Smaoui*, ou les réservoirs de Smaoui, ancien caïd de Gafsa. Le hassin principal, qui a cinq mètres de profondeur, est soutenu intérieurement par des contreforts. On y descend par un escalier. Ce réservoir était à sec lors de mon passage.

Selesla, ou la chaîne, est le nom d'un aqueduc très-peu élevé qui se trouve à cinq cents mètres sur la droite de la route et à un peu plus d'un kilomètre du nadour dont on vient de parler. Il a son origine dans la montagne qui est à l'Ouest et amenait l'eau à *Mouadjèn Kaïd Smaoui*.

A environ six kilomètres de là, le Djebel Gafsa est en vue devant nous, au S.S.O. et à grande distance.

Avec six autres kilomètres, nous arrivons à la hauteur de citernes placées auprès de quelques ruines, à deux cents mètres sur la droite de la route.

Nous marchons entre Djebel Tiaïche, à droite, et Djebel et Fedj, à gauche.

Quatre autres kilomètres nous amènent à Foun Fedj Tenit el Mhalla, entrée du col de la route militaire. C'est un passage très-court, fort large et singulièrement mal famé.

Encore une fois, il faut venir en Tunisie pour entendre appeler cela un défilé.

L'entrée de ce col est marquée par deux petites enceintes circu-

lares en pierres sèches qui sont consacrées à des marabouts. Souvent, des voyageurs attaqués en cet endroit par les Hamama, alors que ceux-ci étaient insoumis, se réfugiaient dans ces asiles sacrés ; mais les nomades, qui, on l'a vu, sont exempts de tout préjugé, les égorgeaient sans scrupule.

Ce col est le point de partage des eaux de la Méditerranée et de celles des Chot. Nous sommes sur le versant méridional.

Les *mouadjén el Bey*, ou réservoirs du bey, sont à six kilomètres de là. C'est un beau bassin circulaire de 45 mètres de diamètre, en maçonnerie. Il a de l'eau.

Bientôt, le Djebel Orbata se montre en face de nous aussi élevé que l'Atlas le paraît dans la Mitidja. Le Djebel Souénia est sur notre droite et le Djebel Gafsa pointe entre les deux.

À un kilomètre et demi des réservoirs du Bey, nous coupons Oued el Louz, ainsi nommé d'un amandier qui est à gauche de la route auprès de la rivière.

Djebel Gourbata est en vue dans le lointain entre Djebel Gafsa et Djebel Orbata (1).

Vers trois heures de l'après-midi, nous quittons, comme d'habitude, la route militaire pour chercher un gîte que nous trouvons à une douzaine de kilomètres d'Oued el Louz, chez les Oulad Sidi Sliman, au douar El Meritba, dans le lit — alors sans eau — de la rivière de ce nom.

3 Novembre.

Nous quittons ce douar au point du jour et commençons à cheminer à l'Ouest-Sud-Ouest, entre Djebel Oued el Djemel et Djebel Gafsa. Le terrain est d'un sable rouge où les plantes *Metnan*, *Tgouft es-Sahara* dominant ; le *Baguel* s'y associe bientôt pour devenir dominant à son tour.

À onze kilomètres de notre point de départ, nous avons en vue, au loin sur la droite, le *Ksar el Itaim* ou château des Orphelins. Ce sont deux ruines romaines très-rapprochées et où l'on distingue les restes d'une enceinte de quelques postes qui gardaient le *Khanguet* (défilé) *ed-Douara*, un des passages

(1) Une ressemblance de noms a fait penser à Shaw que l'*Orbita* de Ptolémée pourrait être dans le Djebel Gourbata. Le Djebel Orbata offre une analogie encore plus frappante.

du Djebel Gafsa. Elles paraissent être à six kilomètres au Nord de ce défilé.

Nous suivons le chemin des nomades, laissant la route militaire un peu à gauche ; après trois kilomètres, nous avons Gafsa en vue !

A treize kilomètres de là, nous commençons à longer Oued Beïache qui vient du côté de Tebessa. Dix minutes après, nous le traversons à huit cents mètres environ de Gafsa où nous faisons bientôt une entrée solennelle : le caïd de la ville, Si Bakir ben el Hadj Ismaïl, étant venu au-devant de nous à la tête des autorités locales. C'était la première fois qu'un pareil honneur m'était rendu ; et je m'en serais bien passé ! Car je comprenais tous les inconvénients de la grandeur ; et me doutai bien qu'à partir de ce moment, je ne pourrais plus faire un pas sans être accompagné, toujours sous prétexte de *horma* (considération).

Par une conséquence logique de l'accueil triomphal qui nous avait été fait, on nous logea à *Dar el Bey*, maison où le souverain habite quand il visite le Djerid, ce qui ne lui arrive guère ; par le fait, c'est l'hôtellerie de tous les gens de distinction — ou réputés tels — qui viennent à passer par là.

Gafsa *فحصة*, est la première oasis dactylifère que l'on rencontre en allant dans le Sud. Son ancien nom *Capsa* est encore écrit sur quelques fragments épigraphiques encastrés dans les murailles de constructions particulières. Ainsi, près de la grande mosquée, j'ai copié celui-ci :

N° 87.

... ORVM NOSTRORVM H ...

... MAGISTRVM MILIT ...

.. TINIANAE CAPSE C ...

La pierre où on lit ces fragments de lignes est entière, mais elle était précédée et suivie d'une ou plusieurs autres qui complétaient l'inscription. D'après la forme des caractères, on peut supposer qu'un des deux empereurs dont on ne lit que l'initiale (H) est Honorius.

Shaw a publié ce n° 87 sous la forme inexacte : *ortum nostrorum — magistrum milit — tiniane Capse*. (V. tome II, p. 272.)

Il est probable que la première ligne contenait une formule à peu près analogue à celle-ci : *Beatissimis (ou piissimis) temporibus dominorum nostrorum*, etc.

Dans un autre endroit de la ville, j'ai vu cette épigraphe :

N° 88.

D.
... VALCIO SE
CVNDI FILI
VS DECVRIO C
APSENSIS VICX
CVRANTE VALCIO
DATIANO FRATRE
O. T. B. Q.

« Aux Dieux Mânes! à . . . Valcius, fils de Secundus, décurion de Capsa. Il a vécu . . . (Monument élevé) par les soins de son frère Valcius Datianus. Que tes os reposent bien! »

Entre la première et la seconde ligne se trouvaient plusieurs autres aujourd'hui effacées.

Ces deux inscriptions donnent l'ancien nom de Gafsa, soit directement soit sous forme d'ethnique.

La Casba de Gafsa est évidemment bâtie avec des matériaux antiques; on trouve même plusieurs inscriptions sur ses murailles. Malheureusement, la hauteur à laquelle la plupart se trouvent placées, les nombreuses couches de chaux qui les recouvrent ne permettent pas toujours de les lire facilement. Voici celles qui sont les plus accessibles à la vue.

A côté du bassin appelé *Termid*, qui touche à la Casba, on lit :

N° 89.

A TEMPORIBVS PIISS. NO
MEN EXCL... LET... II
ONVRI FELIC... RI

Sur les autres murailles de la Casba :

N° 90.

...AVI...
...LITV...
...GA..

N° 91.

...J AV...
...I I.
...RICE...
...NTI...

N° 92.

...RAET...
...RVMA...
...NDAM...

Pour arriver à la Casba, on passe sous une porte romaine cintrée,

en pierres de grand appareil et dont les pieds droits sont couronnés d'impostes.

Un peu avant d'arriver à cette porte, on trouve, à un coin de rue, une pierre cubique encastrée dans la muraille, sur laquelle est gravé :

N° 93.

... RAIANO HADRIANO
... LOCVM STATVAE
... N OB HONOREM
... COS C . .

Cette dédicace à l'Empereur Hadrien, où l'on mentionne qu'un endroit a été donné pour lui ériger une statue, doit avoir été motivé par l'obtention de quelque honneur municipal ou autre, accordé à celui qui a fait graver l'inscription.

Auprès de la grande mosquée, on trouve cette épigraphe :

N° 94.

... PERII DD...
... PLIFICARE RE....
... S OPIBVS CONS. ..

Ceci est encore un fragment de dédicace à des empereurs qui ont agrandi la colonie, etc.

Sous une voûte de rue, j'ai copié cette inscription gravée sur une borne milliaire. C'est la seconde des deux seules épigraphes que Shaw ait données de Gafsa ; il la met en trois lignes sur une dalle plus large que haute (1) et encadrée d'une moulure (v. t. 2, p. 272), tandis qu'elle a neuf lignes et se trouve sur une colonne. Mais à cela ne se bornent pas ses erreurs compliquées de lacunes.

N° 95.

IMP. CAES
M. AVRELIVS
ANTONINVS
PIVS AVGVSTVS
BRIT. MAX. SE....
MAX. TRIB. POT.
XVIII CON.... P
RESTIT
XII

(1) Et cependant il annonce qu'elle est gravée sur une colonne.

Cette dédicace d'une colonne milliaire, appartenant à un endroit placé à 12 milles de Gafsa, est faite à « l'empereur César Marcus Aurelius Antoninus, pieux, auguste, grand Britannique, grand...., exerçant pour la 19^e fois la puissance tribunitienne, et qui a rétabli ce 12^e milliaire ».

Outre le premier Marc Aurèle Antonin, d'autres empereurs ont porté ces noms, mais l'indication de la puissance tribunitienne ne peut convenir qu'aux règnes de Marc Aurèle ou de Caracalla. Le titre de Grand Britannique fait penser qu'il s'agit de ce dernier prince qui s'intitule *Britannicus* sur quelques médailles et qui en a d'autres où on lit : *Victoriae Britannicae*. Notre inscription appartiendrait dès-lors à l'année 216-217 de J.-C., c'est-à-dire à la fin du règne de cet empereur, qui fut assassiné le 8 avril 217.

On aura de la peine à reconnaître notre épigraphe dans cette copie de Shaw (voir ci-dessus) : Imperator M. Aurelius Antoninus pius — Augustus Part. Max. Brit. Max. Trib. pot. — Cos... fest...

Auprès de notre colonne milliaire, on trouve sur une muraille ce fragment d'inscription :

N^o 96.

D. M
... VINDICIAE T H
... ANNIS LXXX
... TONIO FVD
... FILIO

« Aux Dieux Mânes ! à Vindicia..... qui a vécu 80 ans. Par les soins d'Antonius Fud....., son fils. »

Dans la partie la plus élevée d'une paroi extérieure de la Casba, on distingue ce fragment :

N^o 97.

... ALIVMQVE TVTE....
... S FLAMINES PERP...
... VIT

Gafsa a des sources thermales à la température de 32° centigrades. Celle qui sort du lit même de l'oued Beïache s'appelle *Fouara*; elle forme un petit cours d'eau qui se mêle bientôt avec la rivière. Une source de même nature se trouve à la Casba.

Mais les plus remarquables à tous égards sont celles de *Dar el Bey*

qui alimentent des cabinets de bain et ensuite deux bassins anti-ques en pierres de taille, dont le plus grand et le plus profond s'appelle *Termid er-Radjol* et l'autre *Termid en-Nsa* et aussi 'Aïn *Zagaïm*. Mon oreille, influencée sans doute par une idée préconçue, m'avait fait entendre *Termil* que je regardais comme une arabisation du *Thermulae* des Romains. Mais j'ai trouvé, depuis mon retour, *Termid* dans les anciennes géographies arabes; et j'aime mieux adopter cette leçon qui offre plus de garantie d'exactitude.

Aïn Zagaïm est le bassin exclusivement réservé aux femmes, en principe, du moins; car, en fait, le passage voûté qui le met en communication avec l'autre, est souvent traversé par des nageurs mâles. Lors du premier bain que j'ai pris en cet endroit, il m'arriva, je l'avoue, de commettre cette faute; je pêchais par ignorance, ce qui n'est en aucune façon le cas des indigènes à qui il arrive chaque jour d'en faire autant. Mais les populations des oasis ne se piquent pas plus de décence que de chasteté.

Ces *termid* ou bassins sont en pierres de taille de grand appareil; leurs parois sont ornées de moulures. Les nombreux fragments d'inscriptions qu'on trouve au bassin des femmes paraissent être les débris de la dédicace du monument primitif qui a subi des remaniements manifestes, à diverses époques. Voici huit de ces fragments :

N° 98.	N° 99.	N° 100.	N° 101.
CN FILIV	SAB. FII SS	A FECE	AQVAE
N° 102.	N° 103.	N° 104.	N° 105.
ACRVM	SVA PEC	VNIVS	NLII

On entrevoit qu'il s'agit d'un *Lavacrum* ou bain, que ont fait faire à leurs frais, etc. (1).

(1) M. Temple reproduit cinq de ces fragments (V. Appendice, n° 88), mais sans indiquer le monument sur lequel ils se trouvent. Il n'a pas connu les deux inscriptions où on lit l'ancien nom, *Capsa*; non plus que les épigraphes 87, 90, 91, 93, 96, 97, 98, 99 et 105, rapportées dans cet article, mais il donne ces deux inscriptions que je n'ai pas retrouvées :

1° D. M. S. — CAES. I... — FRON... — VN. XXV. — CVREA BIIS — PVEINIO... — — FRATRI PS. — O. T. B. O.

2° DIIS MANIB. D. M. S. — AEL... ORI.... VLPA. — TVNETA...SIVS.. VI — VIXIT.. NNIS XLI ANNI — XXXXV OBIT..... XXXII CVR — MERITI FRIGERVNT — IVS FEC... XI — GIVL..... VS ET CIV — IVS CONVLEO LEORTIS — ET DVLCIS CIV... —

La répétition de la formule D. M. S. en tête de cette dernière ferait croire qu'il y a ici deux épitaphes distinctes quoique juxta-posées.

Il est difficile, après avoir étudié Gafsa au point de vue archéologique, d'y reconnaître la magnifique Hecatompilos décrite par Mannert (p. 411), ni d'y retrouver, même, les traces splendides signalées par Bekri. Gafsa n'a plus que cinq portes; cependant, comme ses murailles sont ruinées de toutes parts, qu'on y entre et qu'on en sort de tous côtés, c'est encore dans ce sens une ville aux cent portes, en prenant ce mot *cent* dans l'acception antique, c'est-à-dire comme la simple expression d'un nombre considérable.

Donc Gafsa n'a plus que cinq portes dans le sens restreint, ce sont : Bab el Djebel ou porte de la montagne, — El Medjaï, — Bab-Kostalia ou du Djerid, — Kerkebba, — Rahba ou du marché.

Elle a autant de tribus (Orouche) que de portes, ce sont :

Arch el Bildia ou tribu des citadins.
Djebargou,
Khanensa,
Menarin,
Djeriin.

Cette ville a aussi son quartier juif ou *Hara*. Je l'ai visité en compagnie d'un notable israélite, et j'y ai été reçu avec le plus aimable empressement, parce qu'on se figurait que j'étais un futur consul de France à Gafsa, et qu'on voyait déjà la main de la grande nation s'étendre entre les opprimés et les oppresseurs.

Ce Ghetto se divise en trois quartiers : *Hara el Kebira*, *Hara es-Srera* et *Zgag ben Daggouche*. La voie publique y est d'une horrible saleté, ce qui contraste avec la propreté intérieure des maisons. On dirait que ces pauvres diables veulent ainsi dégoûter les musulmans de se hasarder dans leurs quartiers. J'ai vu là de très-belles juives auxquelles le costume arabe sied à merveille.

La ville de Gafsa est à l'angle N.-O. de l'oasis; on y peut arriver de Tebessa en quatre marches, par Feriana. Le Djebel Gafsa la domine au Nord; et ce côté, dépourvu de palmiers, n'a pas d'autre défense que le lit assez large de l'Oued Beïache qui n'avait pas d'eau à l'endroit où la route du Nord le traverse. Mais on en trouve en creusant un peu dans son lit, comme dans presque toutes les rivières sahariennes.

Un peu au-dessous du passage, à l'endroit où sourd la Fouara, Oued Beïache présente un filet d'eau qui est promptement absorbé par les irrigations.

Gafsa a une petite garnison commandée par un aga qui réside à la casba. Ce bâtiment, carré irrégulier flanqué de tours rondes

et de tours carrées, est bâti avec des pierres de taille antiques dont l'épaisseur s'augmente intérieurement d'un parapet pour la mousqueterie. On n'a pas voulu me faire voir l'armement des bastions. Je n'ai aperçu qu'un canon sur le parapet : il gisait à terre, sans affût.

Je n'ai jamais vu une entrée de forteresse aussi soigneusement défilée que celle de cette casba. Il faut changer cinq fois de direction avant de pénétrer dans l'intérieur.

Une prison s'élevait au milieu de cet édifice dont la mosquée et les logements occupent un angle.

L'aga m'accompagna pendant toute cette visite qu'il semblait vouloir abrégé. Voyant que je m'arrêtais à regarder sept belles autruches qui s'ébattaient dans la cour, son inquiétude fut plus forte que la gravité musulmane, et je m'aperçus alors des craintes qui l'agitaient.

Pauvres gens, qui ne sentent pas que lorsque la chute d'un empire est dans les desseins de Dieu, il n'y a pas de forteresses assez puissantes pour le préserver de la catastrophe !

Mon brave aga ne respira facilement que lorsqu'il m'eut installé à la porte de sa casba sur une estrade en maçonnerie, recouverte de tapis et de coussins ; alors, il fut gai, prévenant, empressé, quoique je m'amusasse de temps en temps, pour le tourmenter, à lui adresser des questions insidieuses : par exemple, Combien de canons il y avait dans son château-fort ? Je crois qu'il en accusa trois ou quatre cents !

J'ai remarqué le long des mauvais remparts de Gafsa des trous où l'on travaille le salpêtre pour fabriquer de la poudre.

M. Temple donne à cette ville le nom de Ghafsah. On voit qu'il adopte la vicieuse prononciation des Nomades qui confondent le *Kaf* et le *R'ain*, disant *el Alka* au lieu de *el Ar'a* et *R'addour* au lieu de *Kaddour*.

La nuit qui précéda notre départ de Gafsa, la chaleur m'avait causé une insomnie. Car, bien que nous fussions au 5 novembre, le temps était constamment superbe et le thermomètre oscillait entre 20 et 25 degrés. Des trois grandes pièces qui donnent sur le *Termid* des hommes, j'occupais celle du milieu, et il fallait y passer pour pénétrer dans les deux autres. De celle qui était occupée par le chaouche *Boubakeur*, un bruit confus arrivait jusqu'à moi ; il était évident que l'on y chantait et que l'on y riait beaucoup, mais en mettant des sourdines à la voix. Avec un peu d'attention, je ne tar-

dai pas à m'apercevoir qu'il n'y avait pas que des spectateurs mâles à cette soirée clandestine. Mais les apparences furent sauvées, car on avait profité de mon premier sommeil pour introduire ces dames, et on profita de ce que la fatigue m'endormit de nouveau, vers le matin, pour les faire éclipser sans scandale. Je sus le lendemain que le caïd et quelques autres notables, y compris le mamlouk Chemchir, avaient honoré cette petite saturnale de leur illustre présence.

Je n'avais pas eu besoin de cette révélation pour m'apercevoir que nous étions dans un pays de mœurs extrêmement faciles.

Mais je dois rendre cette justice aux gens de Gafsa que bien loin d'avoir à leur reprocher les mauvais traitements en paroles et en actions dont M. Temple se plaint amèrement dans son ouvrage, je les ai trouvés fort polis et même très-prévenants.

A. BERBRUGGER.

(*La fin au prochain numéro.*)
